

LA TRADUCTION DES ECRITURES EN LANGUE MBUM

CLAUDE HAGEGE

On a depuis longtemps souligné l'ampleur des problèmes linguistiques soulevés par toute traduction.¹ Sur le plan sémantique, il s'agit moins, peut-être, de 'visions du monde' différentes, concept dont la définition précise n'a pas jusqu'à présent été fournie au linguiste, que d'une interprétation variant avec chaque langue, et toujours intérieurement cohérente, d'un réel identique ou supposé tel jusqu'à nouvel ordre. Le plan phonologique n'est pas concerné ici, puisqu'il s'agit de travaux fixant sous une forme écrite des textes transférés d'une langue de départ dans une ou des langues d'arrivée. On voit donc que la partie la plus structurée de la langue, celle où la cohérence des systèmes est la plus perceptible pour l'observateur sachant expérimenter et muni d'une méthode rigoureuse, celle enfin dont l'étude scientifique a rendu possible l'avènement de la linguistique comme discipline de recherche, est sans utilité, du moins directe, pour le traducteur. Tout ce qui lui importe, en effet, est de transmettre du sens.

On aperçoit alors que les problèmes soulevés peuvent au moins se ramener à deux, sous la forme de questions posées par le traducteur à la linguistique: la mise en évidence de structures au niveau du signifiant était la première étape, nécessaire, justifiée par un plein succès depuis qu'a été entreprise la description phonologique d'un grand nombre de langues. Mais la linguistique peut-elle fournir une description sémantique universelle mettant en évidence, si elle existe, la structure du signifié? Les réponses à cette première question restent aujourd'hui sporadiques:² on peut donc dire, ou bien qu'il s'agit là d'un très vaste problème qui dépasse la linguistique et dont la solution intéresse diverses autres disciplines relevant des sciences humaines, et les intéresse toutes à la fois, de l'ethnographie à la psychologie; ou bien que la linguistique, trop jeune encore, ne s'est pas donné jusqu'à présent tous les outils nécessaires pour aborder un domaine où l'existence de structures est beaucoup moins manifeste qu'au niveau du signifiant: Bloomfield, le plus conscient, peut-être, de la gravité du problème, déclare que 'les sens des formes linguistiques ne pourraient être définis scientifiquement que si toutes les branches de la science, y compris, en particulier, la psychologie et la physiologie, approchaient de la perfection',³ ou bien, et cela découle de ce qu'on vient de dire, il faut affirmer sans ambages qu'il n'y a pas de structure du signifié, mais alors on doit (et on peut sans doute) le démontrer. C'est le même Bloomfield qui l'esquisse quand il écrit: 'L'étude des situations des locuteurs et des réponses des auditeurs équivaut à la somme totale du savoir humain.'⁴ S'il en était bien ainsi, la mise en évidence d'une structure du lexique qui vaille pour toutes les langues du

¹ La mise au point la plus récente se trouve, à notre connaissance, pour les ouvrages français, dans Mounin, *LES PROBLÈMES THÉORIQUES DE LA TRADUCTION* (N.R.F., Bibliothèque des Idées, 1963).

² Hjelmslev, Prieto, Greimas, tels sont, parmi beaucoup d'autres, ceux qui ont fait les efforts les plus concertés dans ce sens. Mais il n'existe aujourd'hui aucun travail comparable à celui qui a été fait pour la phonologie.

³ Bloomfield, *LANGUAGE*, p. 78.

⁴ *Ibid.* p. 74.

monde comme vaut la méthode phonologique serait une aporie pure et simple, et la linguistique aurait mieux à faire que de s'engager dans des voies sans issue: dans une telle perspective, l'isomorphisme de Hjelmslev ne serait qu'un postulat, sans compter que les 'figures' entre lesquelles s'analyseraient les signes sont elles-mêmes des signes, et ne sauraient avoir d'existence nécessaire, puisque, ne correspondant à aucun segment sonore décelable, elles ne sont pas identifiables autrement que par l'intuition: dès lors que la recherche repose sur l'intuition, il ne peut y avoir une solution unique et nécessaire, mais une série de réponses également justifiables et également séduisantes: on est hors du domaine de la science.

La deuxième question posée par le traducteur à la linguistique moderne est la suivante: pour pouvoir conquérir son statut de science, la linguistique a dû définir strictement son objet: la langue étudiée est la langue commune au plus grand nombre possible de locuteurs, et tout ce qui relève de la stylistique, du langage poétique, et plus généralement de ces utilisations de la langue propres à des idolectes et où la fonction esthétique se superpose ou même se substitue à la fonction communicative, est provisoirement écarté de l'étude:⁵ or beaucoup des textes que l'on veut traduire, et pas seulement les textes poétiques, appartiennent à ce niveau de langue. Comment la linguistique permet-elle de les traiter? Cette question se ramène pour une part à la précédente, puisque les libertés que l'on peut prendre avec les 'sens des mots' du lexique, et par lesquelles, entre autres choses, se définit un style, concernent ce que, d'un terme encore équivoque, on appelle les connotations; pour une autre part, la question s'applique à une partie structurée de la langue, dont l'étude appartient de plein droit à la linguistique: la syntaxe. Mais de quelle manière la linguistique peut-elle rendre compte des nombreuses façons qu'ont les styles particuliers de jouer avec les lois grammaticales? Peut-on mieux faire que des monographies qui étudient, dans chaque cas, le degré de déviation par rapport à la norme? D'une langue à l'autre le problème est encore plus complexe: y a-t-il des règles universelles de l'anarchie? Y a-t-il une structure de l'absence de structure?

Comme on peut voir, la réponse à la première question est une fin de non recevoir, provisoire ou définitive; la réponse à la deuxième question reste partielle. La conséquence est que le traducteur est condamné à la seule attitude possible devant la carence doctrinale (reflet peut-être, elle-même, d'une pure et simple impossibilité): l'empirisme. La traduction, dès lors, est beaucoup plus souvent une équivalence qu'une traduction proprement dite au sens d'un 'passage pur et simple à travers': en d'autres termes, le traducteur ayant, s'il possède une bonne connaissance des deux langues, décelé empiriquement (en l'absence d'une étude scientifique universelle) des structures lexicales, les sens proposés ont valeur égale dans la langue d'arrivée et dans la langue de départ, c'est-à-dire qu'ils occupent dans la structure d'arrivée une place homologue de celle qui était la leur dans la structure de départ. Ainsi, le syntagme pékinois pa¹ tsö⁴ tsö¹, littéralement 'moustache ayant la forme du caractère "huit"', est incompréhensible pour un Français qui ignore que le caractère chinois qui se lit pa¹ et symbolise le signifié "huit" est composé de deux diagonales symétriques se coupant en angle obtus et dirigées du haut vers le bas, selon un dessin ressemblant à celui de moustaches à la gauloise. La traduction "moustaches à la gauloise" peut paraître baroque si elle figure dans un texte concernant des choses chinoises. Pourtant, son sens équivaut exactement, dans l'ensemble des significations propres au

⁵ Les tentatives de déceler des structures dans le langage poétique ne sont pas absolument convaincantes (cf. Cohen, STRUCTURES DU LANGAGE POÉTIQUE).

lexique français, à celui de pa¹ tsö⁴ tsö¹ dans le lexique pékinois. On est donc placé ici dans l'alternative de traduire littéralement au risque d'aboutir à un résultat qui ne fait pas sens pour le lecteur français, ou de chercher un équivalent tout à fait parlant pour le destinataire du message, mais qui ne "traduit" pas du tout l'original et peut paraître choquant.⁷

L'ambiguïté que l'on vient d'illustrer d'un exemple est particulièrement gênante pour ceux qui participent à l'œuvre de traduction la plus considérable qui soit par le nombre de langues intéressées, celle des Ecritures. On peut ainsi s'apercevoir que, par le lexique utilisé, et même par certains aspects de la syntaxe, c'est un nouveau registre au sein de la même langue qui est créé, directement inspiré des langues occidentales. Notre attention a été attirée sur ce phénomène au cours d'une mission consacrée à l'étude de la langue mbum, parlée au centre du Cameroun, principalement à Ngaoundéré. En effet, on note dans cette ville une différence entre la langue des informateurs musulmans et celle des informateurs protestants. Les premiers ont été islamisés il y a plus d'un siècle, les seconds sont élevés à l'école de la Mission Protestante norvégienne. On sait que lorsque les Foulbé ont répandu l'Islam dans cette partie de l'Afrique, le Coran, selon l'usage d'alors, qui tend à s'atténuer aujourd'hui, encore qu'il repose sur un véritable dogme de l'arabe comme langue de Dieu, n'a pas été traduit en mbum, pas plus qu'il n'était encore en fulfuldé.⁶ Par suite, les nouveaux convertis apprenaient par cœur, comme cela se fait encore dans une partie du monde musulman, des sourates coraniques et des formules déprécatives toutes énoncées en arabe et non dans leur langue vernaculaire. On peut entendre aujourd'hui, dans les deux principales écoles primaires de Ngaoundéré, les enfants réciter des versets du Coran : ce serait trop dire que d'affirmer que ces petits, Mbum, Foulbé, Dourou, Gbaya et autres ne comprennent pas ce qu'ils récitent mais, l'arabe n'étant pas enseigné, du moins dans ces deux écoles, ils ne peuvent, si on leur explique ces versets dans leurs langues, qu'en avoir une idée générale, et être frappés en outre par certains termes récurrents dont on leur a donné la traduction. Ce qui importe surtout à notre propos est que, du fait qu'aucun travail de traduction n'est entrepris, le mbum des usagers musulmans est caractérisé par un conservatisme remarquable par opposition à celui des Protestants. Il convient d'ajouter, pour être exact que cela n'empêche pas son lexique de contenir beaucoup d'emprunts à l'arabe. Mais d'une part il s'agit là d'un phénomène général en terre d'Islam quoique dans ce cas il n'ait pas revêtu l'ampleur spectaculaire qu'on lui connaît dans le cas de l'iranien moderne et du turc osmanli; d'autre part, l'emprunt est ici au second degré, le fulfuldé ayant servi d'intermédiaire; enfin, il s'agit de contaminations culturelles dont les traces dans le lexique sont constituées par des termes arabes tout simplement transposés en mbum et appartenant au domaine de la vie religieuse: il ne s'agit pas de la création consciente d'un vocabulaire et d'une syntaxes liés à la traduction d'un texte précis dont on assure ensuite la plus large diffusion.

Il en est tout autrement dans le cas des Mbum protestants. La première impression qui se dégage de la langue de ces informateurs est qu'elle est suspecte, quand on la compare à celle des précédents. Cette impression de suspicion, qui pourrait n'être qu'une impression, fait place à une constatation objective quand on découvre que la langue utilisée est celle-là même que les informateurs ont apprise au catéchisme. Si paradoxal qu'il paraisse, l'apprentissage de leur langue maternelle chez cette seconde catégorie de Mbum se fait à travers des textes traduits de langues européennes (du norvégien, parce que les traducteurs sont norvégiens et nous ont dit que c'était là leur point de départ; du français, parce que cette

⁶ Il existe aujourd'hui une traduction fulfuldé du Coran.

langue est enseignée dans toutes les écoles, parlée ou comprise, dans la partie de la population camerounaise jeune qui est acculturée, plus que n'importe quelle autre langue européenne, et qu'enfin elle est une des deux langues officielles de la République fédérale du Cameroun: par suite, toute Bible autre que mbum pouvant se trouver entre les mains des catéchumènes est nécessairement française; du grec ancien, enfin, parce que les traducteurs vont souvent y chercher le sens propre de tel ou tel terme des Évangiles). On est donc dans cette situation, étrange pour un Européen mais fréquente en Afrique: les enfants des écoles religieuses apprennent un registre littéraire ou 'occidentalisé' de leur propre langue. Sans doute cette influence est-elle équilibrée par celle du mbum courant pratiqué dans la rue et au foyer, mais l'on peut dire que, dans une certaine mesure, les missionnaires protestants de Ngaoundéré réapprennent le mbum aux Mbum.

Il est donc intéressant d'examiner, pour apprécier la différence entre ce mbum et celui des informateurs musulmans, la langue utilisée par les missionnaires protestants, c'est-à-dire la façon dont ils ont résolu les problèmes posés par la traduction. Pour cela, c'est la traduction du Nouveau Testament en mbum qu'il faut examiner, puisqu'elle sert de base à tout l'enseignement dispensé dans les écoles de la mission norvégienne. Les difficultés rencontrées ici par les traducteurs sont un cas particulier du vaste problème linguistique posé dans tous les pays de mission. Une sorte de doctrine semble en voie de se dégager parmi les prêtres catholiques. Nous disons 'sorte' non pour la déprécier, mais parce que, pour les raisons théoriques exposées plus haut, on en est encore aujourd'hui à l'empirisme. Il n'empêche que, depuis quelque temps, un VOCABULAIRE DE THEOLOGIE BIBLIQUE, répandu dans les missions catholiques, atténue les difficultés d'ordre lexical: en effet, chaque terme important est rapporté à son origine latine, et plus souvent grecque, ce qui permet, en retrouvant son exacte acception, de proposer un meilleur équivalent. D'autre part, il existe des études linguistiques dues à des missionnaires dont certains ont une formation technique.⁷ Enfin, depuis 1960, paraît à Dakar et reçoit une large diffusion dans les Missions un 'Bulletin de correspondance pour une meilleure traduction de la Parole dans les langues africaines', intitulé AFRIQUE ET PAROLE.⁸ Une tendance assez précise s'y exprime, qu'on peut caractériser en notant que ce qui est recherché est une traduction aussi fidèle que possible du contenu spirituel et de l'épaisseur religieuse des Ecritures, ce qui est écarté étant la facilité, celle par exemple des translittérations ou des calques morphologiques. Parmi les Protestants, il n'existe pas, à notre connaissance, de codification du même ordre et, quoique l'on retrouve les mêmes tendances, il n'y a pas d'esquisse doctrinale comme celle d'AFRIQUE ET PAROLE. Le travail de traduction est pourtant au moins aussi considérable par le nombre des langues intéressées.⁹ En ce qui concerne le mbum, les pasteurs norvégiens avaient à leur disposition, outre le texte des trois langues que nous avons citées, l'ouvrage de Nida¹⁰ et un petit manuel d'herméneutique publié en Allemagne par l'Église Réformée Luthérienne, dont nous n'avons pas les références exactes. Les procédés de traduction, en raison même de cette absence d'une doctrine d'ensemble, nous ont paru

⁷ Certains de ces travaux sont publiés par l'Institut français d'Afrique Noire, à Dakar.

⁸ Des linguistes de profession participent à sa rédaction, en particulier M. M. Houis, Professeur à l'École Nationale des Langues Orientales. Le Bulletin est édité par le Centre Culturel St Dominique, BP 5098, Dakar.

⁹ Pour s'en faire une idée, il suffit de savoir que le nombre de langues de traduction de la Bible pour lesquelles la Maison de la Bible, protestante, possède les Ecritures atteint la trentaine pour la seule Afrique occidentale.

¹⁰ MANUEL DU TRADUCTEUR POUR L'ÉVANGILE DE MARC, par R. G. Bratcher et E. A. Nida, trad. P. Weber, Éditions de l'Alliance biblique universelle (Paris, 1963).

moins rigoureux. Cela se manifeste surtout par la diversité des solutions adoptées. Nous allons donc les présenter maintenant, en procédant de la moins à la plus satisfaisante.

I. LE TRANSFERT AVEC ADAPTATION PHONÉTIQUE

On sait qu'un grand nombre de termes du Nouveau Testament sont chargés de sens qui reflètent tout un passé culturel occidental et levantin, plus généralement méditerranéen, où la part des choses grecques est prépondérante. L'embarras est grand quand il faut traduire ces termes en mbum. Sans même parler des cas classiques, concernant les termes concrets dont le référent n'existe pas dans le monde quotidien des usagers de la langue de traduction,¹¹ comment rendre les termes abstraits qui supposent un tout autre contexte de civilisation? La réponse peut être double: la première attitude, adoptée par nos traducteurs, consiste à transférer purement et simplement le terme d'origine en lui donnant une orthographe qui est un leurre, puisque, par exemple, dans le titre, 'Testament', écrit 'testamā', semble présenter le phonème ā du mbum, mais présente aussi une séquence [-st-], impossible dans cette langue. En admettant donc qu'un signifié nouveau puisse être créé par cet emprunt, le signifiant auquel il est lié n'est pas mbum, puisque l'adaptation n'est pas phonologique. Mais est-il vrai que le nouveau signifié créé doit être lié à un signifiant emprunté? Ne peut-on pas l'obtenir à partir de signifiants existants? C'est là une deuxième attitude qui nous paraît préférable, et que corroborent la linguistique récente et ses investigations dans les domaines linguistiques les plus divers: l' 'indoeuropéocentrisme' fait place aujourd'hui à la constatation expérimentale du fait qu'aucune langue n'est incapable d'intégrer les formes les plus modernes et les plus élaborées, ni les formes les plus riches en passé culturel, de la pensée. On lit sous la plume d'A. Martinet ces mots, qui concernent des faits lexicaux un peu différents, mais peuvent s'appliquer ici: 'On ne se hâtera pas trop de décréter que les vernaculaires africains sont, dès le départ, hors de course parce qu'il leur manque, à l'heure actuelle, le vocabulaire nécessaire à l'exercice de la vie politique et de l'activité économique des pays développés.'¹² Le problème linguistique posé est évidemment lié à la nature du signe: le signifié étant étroitement attaché, par une relation nécessaire, au signifiant,¹³ il faut s'efforcer de trouver au signifié nouveau un (monème) ou des (composé ou dérivé) signifiants anciens dont le ou les signifiés anciens recevront une nouvelle spécification. Cette solution a l'avantage de réduire l'étrangeté du nouveau signe ainsi créé, puisque sa partie signifiée seule est nouvelle et doit s'intégrer en les complétant dans les structures sémantiques de la langue de traduction. Faute d'un tel effort, la traduction, surtout s'il s'agit d'un texte religieux, où les signifiants sont plus denses qu'ailleurs, n'est plus qu'un acte matériel, et à la limite, perd son objet. En effet, les termes du vocabulaire chrétien qui désignent les grands moments de l'eucharistie et qui sont au centre même de la transmission évangélique, ont perdu, dans les langues occidentales, la haute valeur symbolique qu'ils avaient en grec et en latin pour les contemporains de leur création. Mais cet obscurcissement de leur sens étymologique est compensé par des siècles de vie chrétienne, même si les racines antiques ne parlent plus. Pour faire sens aux yeux du locuteur mbum, il est donc clair que, dépassant les

¹¹ Cf. Mounin, op. cit. pp. 62-3.

¹² A. Martinet, in ESPRIT, novembre 1962, p. 623.

¹³ Nous renvoyons ici à la mise au point, à nos yeux définitive, d'E. Benveniste, sur le fameux problème de l'arbitraire du signe: 'Nature du signe linguistique', ACTA LINGUISTICA, vol. I (Copenhague, 1939).

langues d'Europe, où les faits sont voilés, le traducteur doit revenir aux racines et leur trouver dans le lexique mbum des équivalents aussi fidèles que possible.

II. L'EMPRUNT

Il s'agit ici d'un procédé plus élaboré. C'est le cas, par exemple, du mot *wáî*, utilisé pour traduire 'vin'. Le vin était inconnu des Mbum avant le christianisme, comme l'était la vigne elle-même. Il faut donc créer un signifiant et un signifié nouveaux, c'est-à-dire un signe nouveau. Le signifiant adopté, *wáî*, est un emprunt parfaitement conforme à la phonologie mbum, qui a de nombreux monèmes dissyllabiques du schème C^hV^hV. Le signifié pose un problème plus délicat: pour que les usagers mbum sachent de quoi ils parlent quand ils disent *wáî*, il faut qu'ils aient eu l'expérience de ce qu'est le vin. En effet, autre chose est la capacité de concevoir un objet, qu'on sait désigner mais qu'on n'a jamais vu, autre chose la connaissance expérimentale de cet objet. Un enfant qui n'a jamais vu de cheval dans le pays où il est né mais qui sait désigner cet animal parce que sa langue a emprunté le signifiant correspondant à cet objet, et du même coup le signifié qui lui est lié, saura-t-il identifier un cheval dans un pays qui en possède?¹⁴

On voit donc quelques un des problèmes posés par l'emprunt. Il n'empêche qu'il est parfois la seule solution possible, par exemple pour les noms propres, géographiques et autres: *rómárí* pour 'les Romains', *fárisárí* pour 'les Phariséens' semblent inévitables. Les traducteurs de la Bible ont renoncé au procédé dont nous avons quelquefois entendu parler parmi les missionnaires, et qui consiste à donner à tous les noms propres des équivalents choisis parmi les éléments topographiques, religieux, etc., auxquels les Africains intéressés sont accoutumés. L'inconvénient d'un pareil procédé est au moins double: d'une part, il trahit le véritable contenu des Ecritures en remplaçant par d'autres tous les noms propres, façon erronée de donner à la Bible une universalité qu'il faut déceler ailleurs, car ce n'est plus traduire que d'effacer systématiquement de la représentation un élément aussi fondamental que le cadre spatial dans lequel s'insère le récit traduit; d'autre part, il est fondé sur l'idée qu'on se fait de l'incapacité du destinataire à concevoir une réalité physique se déroulant ailleurs que sous ses cieux: une semblable considération, même liée à l'œuvre d'évangélisation, est évidemment étrangère à l'activité de traduction.

III. LE RECOURS À L'ARABE

Les Mbum ont été islamisés en quasi totalité par les Foulbé au milieu du siècle dernier. Ceux qui se convertissent au christianisme sont les très rares païens qui existent encore, ou, plus souvent, les Musulmans. Un assez grand nombre de termes religieux d'origine arabe, transmis par l'intermédiaire du fulfuldé, se retrouvent, comme nous l'avons dit, en mbum. La tentation est grande d'y avoir recours. Mais évidemment, le contexte spirituel du Coran étant différent de celui du Nouveau Testament, le procédé n'est pas sans danger. Ainsi, 'esprit saint' est traduit en mbum par *rúhù*. Le sens de ce mot dans le Coran est, selon les contextes, 'souffle de la vie' ou 'instincts vitaux' ou 'âme' ou 'inspiration des prophètes'. A-t-on trouvé une traduction qui ne crée pas d'équivoque pour les locuteurs mbum lorsqu'ils donneront au *rúhù* des Ecritures le même signifié qu'a dans leur langue le *rúhù* emprunté à l'arabe? C'est là, comme on peut voir, une ample matière pour la caté-

¹⁴ Cf. Mounin, op. cit. p. 63, n. 1.

chèse, puisque, dans tous les cas de ce genre, c'est une explication détaillée qui est fournie aux fidèles, une manière de fiche signalétique accompagnant le mot nouveau, et surtout le sens nouveau qu'on lui prête et qui n'est pas celui qu'il avait en passant de l'arabe au mbum. Il est probable que ce travail d'information n'est pas fondamentalement différent de celui qui fixe pour l'enfant, dans l'apprentissage de sa langue, des sens qu'on lui explique à l'école, chez lui ou autrement, et qu'ainsi le lexique nouveau créé par les missionnaires, étant transmis par les mêmes voies que celles par où passe l'acquisition ordinaire de la langue, a des chances véritables de survie chez ceux qui le reçoivent.

IV. LE CALQUE DES TRANSFERTS DE SIGNIFIES

Nous désignons ainsi le procédé qui consiste à utiliser un même signifiant mbum, selon le cas, avec deux signifiés différents, parce que son équivalent en français ou en norvégien peut avoir ces deux signifiés, alors qu'en mbum, le passage de l'un à l'autre ne se fait pas. Le cas est surtout frappant dans l'emploi en un sens abstrait de monèmes grammaticaux ayant un sens concret et spatial. Ainsi, le *ngêr* du mbum correspond en français à 'sur', en norvégien à 'over': l'un et l'autre de ces signes possède aussi le signifié 'au sujet de'. Le traducteur établit donc une proportion qui aboutit à donner ce sens à *ngêr*. Une telle création a-t-elle des chances de survie? Elle frappe d'abord par son caractère inhabituel, et fait partie des usages qui distinguent les deux catégories de mbum dont nous avons parlé. La majorité des Mbum, en effet, n'ont pas dans leur langue de signifiant spécial pour 'au sujet de', sinon l'absence de signifiant, le degré zéro du signifiant: *mì kà bânà fê àf* se traduit par 'je parle de cela' (littéralement 'je suis-en-train-de parler chose cette'). Dès lors, l'emploi de *ngêr* au sens de 'au sujet de', directement issu des langues européennes qui associent les deux signifiés dans un même signifiant (cf. aussi gr. *ὑπέρ*), fait partie des faits lexicaux nouveaux qui peuvent devenir des faits d'usage ou ne jamais appartenir à la langue parlée selon que le plus grand nombre les adoptera ou non. La même remarque pourrait s'appliquer au mbum *kà*, 'avec', employé pour traduire le 'og' norvégien ou le 'et' français, alors que la simple co-ordination s'exprime en fait par l'asyndète en mbum courant. Ainsi, les titres à deux membres coordonnés sont traduits à l'aide de ce *kà*, ce qui n'est pas habituel en mbum. De même, les traducteurs font un très large usage d'un monème grammatical à fonction subordonnante, *má*, auquel on peut évidemment trouver la valeur de 'que' (*sáf má* = 'heure que' = 'lorsque'), mais qui est fort rare et en général redondant (en particulier après un adverbe interrogatif: *dàŋ ànú má ké jí wà* = 'quand est-il venu?', litt. 'temps quel que lui venir passé'). C'est donner sur ce point une syntaxe de type européen au mbum que de faire un usage aussi systématique d'un subordonnant plutôt occasionnel au stade actuel de l'histoire de la langue, pour laquelle la parataxe est beaucoup plus naturelle.

V. CREATION D'UN SIGNE POUR UN SIGNIFIANT AMALGAME

Nous appelons ainsi le procédé qui consiste à créer à l'aide des signifiants disponibles un signe autonome pour un signifié qui n'avait pas de signifiant propre, mais était amalgamé, en même temps que d'autres signifiés, à un même signifiant. Le cas est frappant pour 'pouvoir'. Les informateurs musulmans, quand on leur propose une phrase la contenant, ne donnent jamais de traduction spéciale pour cette notion. Les informateurs protestants, en

revanche, utilisent un syntagme qu'on trouve dans les Evangiles mbum: *yènú kà kpónà* litt. 'être avec la-force-de'. En examinant de près les faits, on découvre que 'pouvoir' est en réalité, en mbum, un aspect de l'action, inclus ou non dans le verbe: seul le contexte permet de savoir si ce 'trait de signification' figure ou non, puisqu'il n'a pas de correspondant en tranche de sonorité. A la forme négative et à l'aspect inaccompli, *ké sá jínà ya* peut correspondre à fr. 'il ne vient pas', 'il ne viendra pas', 'il ne peut pas venir' ou 'il ne pourra pas venir'. Les traducteurs ont donc créé, pour disposer d'un équivalent de 'pouvoir,' le syntagme *yènú kà kpónà*, qui donne l'autonomie d'une expression distincte à un signifié sans signifiant spécifique dans la langue.

VI. CREATION PAR DESCRIPTION À L'AIDE DE MODELES ADMIS

Une solution assez heureuse consiste à chercher pour une notion inconnue en mbum un équivalent descriptif, c'est à dire un monème ou plus souvent un syntagme qui rende compte par description de l'idée ou de l'objet inhabituels. Si c'est un syntagme que l'on introduit dans le lexique, il faut respecter les structures morphologiques du mbum. Cette création suppose donc la connaissance et le maniement adéquats de ces structures. Voici dans ce domaine quelques exemples de réussite: pour traduire 'tabernacle', on a choisi *pàklà*, composé de *pàk*, 'maison', et de *là*, 'vêtement'. Le sens est à peu près respecté, et la structure du syntagme est tout à fait correcte: en effet, les composés de deux nominaux juxtaposés dont le premier est déterminé et le second déterminant représentent un modèle morphologique très fréquent en mbum et d'une grande productivité. De même, *sónàfè*, pour traduire 'rédemption', est une solution acceptable: *sónà* est le verbe 'racheter', *fè* signifie 'chose' et entre dans la composition d'un grand nombre de déverbatifs de sens abstrait. Ici, il fonctionne comme un suffixe; comme préfixe, il exprime l'objet auquel s'applique l'action désignée par le verbe correspondant. Ainsi, le couple *sónàfè*, 'fait de racheter', — *fèsónà*, 'ce qu'on rachète, prisonnier sur rançon' est tout à fait naturel en mbum et entre dans des cadres courants. De même, les missionnaires protestants, quand ils traduisent 'souhait' par *fèjínà* (de *fé*, 'chose', et *jínà*, 'vouloir') = 'chose voulue', respectent les habitudes morphologiques du mbum. Que peut-on dès lors reprocher à de semblables créations? Il faut d'abord remarquer qu'elles sont destinées à donner des équivalents à des notions théologiques précises: entre le 'fait de racheter', signifié auquel on a trouvé un signifiant *sónàfè* qui respecte la structure morphologique mbum, et la 'rédemption' au sens que la théologie chrétienne donne à ce terme, la distance est grande, et ne peut être comblée que par la voie d'explications appropriées. En d'autres termes, c'est aussi sur le plan du signifié qu'un travail reste à faire: le signifié nouveau contient quelque chose d'autre ou de plus que le signifié ancien, qui reçoit, selon une expression d'AFRIQUE ET PAROLE, une 'recharge sémantique'. La deuxième remarque est que les possibilités offertes par les moules morphologiques d'une langue ne sont jamais épuisées par cette langue. L'usage est maître en la matière, puisqu'il assure une large diffusion à certains syntagmes, et en laisse d'autres inusités, qui étaient pourtant aussi concevables en théorie. On sait, par exemple, que l'arabe a la possibilité théorique de former, sur toute racine verbale 'trilittère', selon certains procédés morphologiques définis, sept nouveaux verbes de sens précis, et pour chacun, un participe actif, un passif, un nom verbal, etc. Cette possibilité est loin d'être exploitée jusqu'au bout: les signes linguistiques ne sont pas les symboles des mathématiques, la langue n'est pas un artefact intemporel, et parce qu'elle a

une histoire, parce qu'elle s'adapte à de nouveaux besoins d'expression, la belle ordonnance du système est toujours compromise, toujours altérée, toujours à rétablir. Cela est vrai pour l'une et l'autre face du signe: sur le plan du signifiant, l'arabe n'a consacré qu'un très petit nombre des possibilités morphologiques que lui offrait son système; sur le plan du signifié, alors que les sept nouveaux verbes obtenus devraient avoir en principe, chacun, un sens particulier appliqué à chaque nouveau procédé de formation, on ne peut jamais prévoir exactement quel sera le sens, si le factitif de la deuxième forme sera bien un factitif, le réciproque de la sixième un réciproque, etc. La langue réorganise, spécifie, adapte, supprime, sans que l'on puisse prévoir par la logique l'issue de ces opérations. En mbum, de même, le caractère théoriquement irréprochable d'une création comme *sónàfè* n'est pas une garantie suffisante. Faute d'avoir été consacrée par l'usage, elle demeure surprenante et choque les mécanismes lexicaux des sujets parlants. De telles créations peuvent donc, selon l'accueil qui leur est fait, s'affermir ou disparaître. Il faut ajouter, pour en terminer avec cet aspect sociologique des problèmes du lexique, que ce qui rend incertain l'avenir de ces créations, c'est, autant que leur nouveauté, le fait qu'elles sont introduites par une poignée de traducteurs étrangers et n'ont pas reçu l'aval de la communauté, comme elles l'auraient probablement reçu si des décisions officielles les avaient autorisées. L'histoire des langues est pleine d'innovations lexicales introduites par l'autorité et qui se sont ainsi accréditées. De nos jours, nous sommes les témoins d'un des plus considérables parmi ce genre de phénomènes: on sait que les pays décolonisés ou ceux dont la civilisation les avait longtemps tenus à l'écart des modes politiques, économiques et des techniques de l'occident se sont constitué pour tous ces domaines un vocabulaire adapté, selon des solutions plus ou moins heureuses, plus ou moins fidèles aux structures vernaculaires. La voie suivie a été en général la suivante: des techniciens de la langue ont forgé certains mots, des journalistes et des écrivains en ont traduit ou simplement translittéré d'autres, et l'autorité qui en a consacré l'usage a été celle de la presse, du livre et des moyens audio-visuels, dont on sait le pouvoir. Ainsi se sont enrichis les lexiques de l'arabe, de l'hébreu, de l'hindi, de la 'bahasa indonesia', du pékinois, du japonais, etc. Un contexte sociologique tout autre en Afrique, où les langues d'Europe occidentale sont provisoirement, d'après les Constitutions, langues officielles, n'est pas favorable à un mouvement de semblable envergure.

Le problème posé aux traducteurs des Ecritures en langue mbum dépasse la simple recherche d'équivalents. Dans les langues de départ elles-mêmes, il se pose déjà. En effet, dans la mesure où il s'agit d'un livre présenté comme le résultat d'une révélation, le lexique revêt nécessairement une complexité beaucoup plus grande que dans le langage profane. Nous ne pouvons nous engager dans une voie peu prospectée à notre connaissance et qui serait intéressante pour la linguistique, celle de l'étude du langage religieux, mais du moins voudrions-nous marquer, dans les limites de cet article, comment il faudrait l'aborder: l'idée centrale serait que la fonction symbolique du langage s'exerce ici à deux échelons successifs, puisque le référent dont les signes sont des symboles est lui-même déjà un symbole. La transcendance divine qui fonde la foi du croyant implique en effet que le langage humain traduit avec ses moyens des valeurs qui se réfèrent à un plan divin. On voit combien cette double fonction symbolique de certains signes linguistiques dans le discours religieux rend difficile la tâche du traducteur.

Par ailleurs, la manifestation du Christ s'étant, pour le croyant insérée dans un moment et un lieu particuliers de l'histoire des hommes les notions et les objets présents dans les Évangiles, qui la racontent, sont liés à un certain type de civilisation. Une telle situation oblige le traducteur, comme elle oblige aussi le linguiste lui-même dès lors qu'il veut

étudier le signifié, pour faire un dictionnaire ou même pour dégager des structures là où elles sont décelables, à se faire aussi 'l'ethnographe de la communauté dont il traduit la langue'.¹⁵ Les résultats de ses efforts sont variables. La traduction des Ecritures par les pasteurs de la Mission norvégienne de Ngaoundéré porte la marque de cette inégalité. Dans l'état actuel de la linguistique, on peut dire qu'elle est à peu près satisfaisante. Elle démontre, en tout état de cause, que la traduction d'un livre de cette importance dans une langue d'Afrique ne peut manquer de créer, même quand on veut tirer le maximum des ressources offertes par cette langue, des mécanismes nouveaux chez ceux auxquels elle est destinée. Ainsi s'explique le caractère spécifique de la langue de nos informateurs protestants,¹⁶ ainsi s'explique qu'elle nous ait frappé, et si une telle langue est appelée à un développement, nous sommes ici à une sorte de charnière. Sur un point particulier, l'adaptation du lexique à l'expression d'une religion, et partant de certains aspects d'une civilisation étrangères, nous voyons s'amorcer une évolution. C'est là un phénomène qui ne peut laisser le linguiste indifférent, si peu armée que soit aujourd'hui la linguistique pour l'aborder d'une manière vraiment scientifique.

¹⁵ Mounin, op. cit., p. 239.

¹⁶ Des faits semblables nous ont été signalés pour le basa par M. Bot Ba Njock, Professeur de linguistique à l'Université fédérale de Yaoundé et lui-même usager de cette langue. On en trouve dans la traduction bambara de la Bible. Il est probable que la liste est longue des langues africaines où on pourrait faire les mêmes observations, aussi bien en milieu catholique qu'en milieu protestant.